

CE QUE J'AI VU et VÉCU MOI-MÊME

(Erzurum 1917-1918)

Lt.Col. TVERDOHLEBOV



Depuis le temps jadis, l'hostilité Turc-Arménien connue par tous les publics d'Europe et de Russes ainsi que les événements de la guerre 1, n'ayant jamais été vus, On sait bien, que les Arméniens ne veulent, depuis autrefois, voir nul part les Turcs. Les Arméniens réussirent à montrer toujours que les Turcs faisaient des injustices, exerçaient la tyrannie contre eux-mêmes.

Les Russes qui ont des relations notamment avec des Arméniens et qui les connaissent mieux que des autres nations pensent à eux autrement à propos de leurs niveaux de civilisation. D'après les Russes les Arméniens sont assez vulgaires, étonnants, avides, voraces et ils ne vivent qu'aux dépens d'autrui. Malgré cela, les villageois Russes en jugent autrement.

J'entendis dire des soldats Russes ces paroles-ci; "Les Turcs les tourmentèrent, mais ils ne purent ni les tuer ni les couper. Il valait mieux qu'ils les aient coupés tous sans exception.

Les soldats Arméniens qui se trouvaient parmi les confédérations Russes furent toujours acceptés à valeur inférieure par tous les domaines. Ces soldats-la préférèrent travailler à la service arriérée au lieu d'aller au champ de bataille. Entre les soldats Arméniens, on vit ceux qui s'étaient enfuis et qui s'étaient blessés; tout cela confirmait ces opinions.

Ce que j'entendis dire et que je vis moi-même durant deux mois qui passaient jusqu'à ce que les Turcs aient sauvé la ville Erzurum, est au dessus du mal à songer, à imaginer sur les Arméniens.

Aucun Arménien ne fut approché ni de la ville, ni des environs de la ville pendant l'occupation d'Erzurum en 1916 par les confédérations de Russe.

Au moment où le général Kaltin, commandant du corps d'armée 1. restait dans la région du commandement en chef a Erzurum et dans ses environnements, les confédérations militaires, parmi lesquelles il y avait des soldats Arméniens, ne furent pas envoyées à cette région.

Après que les mesures militaires prises après la révolution furent ôtées, les Arméniens attaquèrent sur la région d'Erzurum et ses environnements. A la suite de cet assaut à Erzurum et aux villages de cette ville, toutes les maisons furent pillées et des hommes furent tués. L'existence des Russes faisait de l'obstruction aux Arméniens, c'est pour cette raison qu'ils ne pouvaient pas traiter ces crimes devant eux. Tous les massacres, toutes les tueries et tous les pillages étaient faits, en cachette comme des voleurs.

Le comité d'exécution de la Révolution qui contenait surtout des soldats en 1917 commença à rechercher partout en vue de ramasser les armes du peuple. Comme les recherches ne purent pas être régulièrement faites la pillerie commença quelque temps plus tard, Les soldats continuèrent à piller autant que possible. C'étaient les soldats Arméniens qui pillaient toujours, Et également c'étaient eux-mêmes qui avaient peur de la guerre et qui reculaient devant l'ennemi.

Un jour où je passais sur le cheval par l'une des rues d'Erzurum, certains soldats desquels un soldat Arménien se trouvait comme le chef, amenaient deux vieux turcs âgés environs soixante-dix ans vers quelque part inconnu. Le soldat d'Arméniens en tête de la foule se dirigea vers moi avec son fouet en chaîne a la main. "Vous défendez ceux-ci, n'est-ce pas? Les Turcs nous coupent, malgré cela vous le aidez, c'est bien cela?" s'écria-t-il. D'autres soldats d'Arméniens furent également pour lui.

A cette date-là, les soldats Russes étaient tellement gâtés qu'ils battaient partout les soldats et même ils les tuaient. Ma situation devint mal. Pendant ce temps, un soldat, patrouille en tête d'officier arriva et ainsi changea de la situation. Les Arméniens se disparurent tout de suite. La patrouille dont il s'agissait, renvoya ces vieux Turcs sans les insulter.

A la date où les Arméniens qui restaient au champ de bataille ou bien qui venaient là, en courant, s'était produit toutes sortes de maux aux villageois Turcs jusqu'à ce que la confédération d'autres nations vînt. Les notables des Arméniens donnaient de la confiance en disant que des choses pareilles c'est à dire aucune méchanceté n'eut lieu. Et ils ajoutaient qu'ils essaieraient désormais de la paix entre les Turcs et les Arméniens et que, sur ce sujet, ils connaîtraient la réussite.

Au commencement on pensait que, les nuits, cette paix sereine et toutes sortes de tranquillité pourraient se produire. Mais plus tard on comprit que tout cela était embûche et stratagème. Les Turcs miliciens y renoncèrent immédiatement, parce que la plupart des patrouilles ne revinrent pas la nuit et qu'on ne put pas obtenir des renseignements sur eux. Les Turcs amenés déjà en dehors de la ville pour faire travailler, ne retournaient pas, on ne savait pas par conséquent ce qui leur arriva. A la suite de toutes ces méchancetés, les membres de Cour Martiale qui fut fondée ne punirent personne de peur qu'ils fussent condamnés à mort. On recommença à augmenter des massacres et des pillages.

Entre aux mois de Janvier et Février, une nuit, les soldats d'une guérilla tuèrent Monsieur Hacı Bekir, chez lui, qui était l'un des personnes connues d'Erzurum, Odichélidzé, commandant en chef ordonna aux colonels de confédération d'Arméniens que la désobéissance des soldats avait augmenté d'une manière affreuse.

De même il dit que la guerre mondiale 1. n'avait pas encore été résolue et également qu'on n'avait pas encore été acceptée dans la conférence de paix de livrer cette zone aux Arméniens.

Mais quelques temps plus tard, on entendit dire des informations au sujet de massacres et de tueries des Turcs par les Arméniens, Moi-même, j'entendis dire tous les détails de ces massacres énoncés par Odichélidzé, commandant en chef.

Les massacres organisés par un médecin et un fournisseur Arméniens avaient été faits par les Arméniens. Comme je ne pus me souvenir précisément des noms de ces deux Arméniens, je ne peux les écrire dans ces lignes. A Erzincan, plus de 800 Turcs, sans armes, dans un état à ne pas se défendre, furent par malheur massacres. On creusa de grandes fosses et l'on amena les Turcs pour les être égorgés comme des moutons offerts en sacrifice et l'on les fut rempli dans de ces grandes fosses. Un arménien qui se trouvait en tête de ces fosses disait: « 70 Turcs et encore dix » et par conséquent on en égorgea dix et ainsi en jetant dans la fosse, ils les couvrirent de terre.

Ce fournisseur Arménien réunit environ 80 Turcs innocents dans une maison afin de s'amuser et au moment où ils sortaient de la maison, il brisa, coupa en petits morceaux. Après le massacre d'Erzincan, les Arméniens équipés des armes ultimes modèles, se mirent à reculer vers Erzurum. Un artilleur Russe qui devait reculer de l'appui de logistiques en vue de protéger la ligne de l'appui de logistiques contre des attaques Kurdes voulut occuper une position, pour la guerre, certaines confédérations Arméniennes. Vu que faire continuellement la guerre ne plaisait pas aux Arméniens, une nuit pendant que les officiers Russes dormaient chez eux, les Arméniens mirent en feu à leurs maisons, les officiers Russes se sauvèrent avec tant de difficulté de l'incendie. Les objets de la plupart furent complètement incendiés. Entre ceux qui reculèrent d'Erzincan à Erzurum, les troupes de brigands Arméniens détruisirent les villages situés sur leurs voies, tuèrent tous les villageois. Ces massacres-là étaient faits avec brutalité.

Muyani, lieutenant d'artillerie, avait été témoin à un événement suivant dans le casino des lieutenants d'artillerie Russe à Erzurum: un arménien couvert de plomb pour tuer un cocher Kurde, mais le cocher blessé tomba par terre, il ne mourut pas, l'Arménien voulut mettre le bâton à sa main du blessé qui était en train d'être à l'agonie. Comme les dents de kurde se cramponnèrent à cause de douleur incroyable, l'Arménien qui ne pouvait pas mettre le bâton au kurde en ouvrant le ventre de kurde innocent en lançant continuellement des coups de pied avec ses talons en fer de ses bottes à éperons le tua malheureusement.

Le général Odichéldzé dit que tous les Turcs qui n'avaient pas pris la fuite devant l'ennemi, avaient été tués et qu'il avait vu lui-même les enfants décédés, coupés du cou avec hache émoussée de guerre et ainsi périrent plusieurs enfants innocents.

Trois semaines plus tard du massacre d'Ilica, Gryaznof, lieutenant-colonel, qui en revint raconta tout ce qu'il avait vu là-bas: Il rencontra plusieurs décédés, tous leurs organes mis en petits morceaux. Chaque Arménien qui passait par là, crachait au visage du turc et leur injurait l'amas des morts, dans la cour d'une mosquée était d'un mètre et demi de haut. Parmi eux, il y avait des femmes, des hommes, des enfants et des vieillards de tout âge. Dans les morts, les femmes on s'apercevait franchement des assauts. On avait introduit une cartouche de pistolet aux organes de reproduction de plusieurs fillettes.

Le sous-lieutenant Gryaznof appela dans la cour de mosquée quelques-unes des filles cultivées qui étaient des employés de

téléphone et il montra ce qu'avaient fait les Arméniens, Les filles Arméniennes commencèrent a rire aux éclats au lieu d'en être désolées.

Un arménien, fournisseur de commandement de la demi-obscrité logistique, raconta lui-même la violence faite à Alaca à la date du 27 février comme ceci: Les Arméniens clouèrent une femme turque en vie sur le mur et puis ôtèrent le cœur de cette pauvre femme, ensuite le pendirent au-dessus de sa tête. On commença le premier grand massacre au 7 février. Les soldats d'artilleur, en saisissant les 270 personnes dans les rues, ils les déshabillèrent et ils les remplirent toutes dans la salle de bains de la caserne afin de réaliser leur but sexuel. Les 100 personnes de ces pauvres, grâce à mon dévouement furent heureusement sauvés. Celui qui avait réalisé toutes ces trahisons, c'était Karaqudeyef, officier adjoint d'Arménien entre les grenadiers attachés aux unités d'artilleurs. Ce jour-la quelques Turcs furent massacrés.

Au 12 février, à la gare de chemin de fer d'Erzurum, certains Arméniens avaient couvert de plomb plus de 10 musulmans sans armes. Quand l'un des officiers Arméniens avait dit à un détenu Arméniens, que l'on lui ferait une exécution capitale, il s'écria en colère en disant: « Où est-ce qu'on a vu qu'un Arménien avait été condamné à être pendu à cause d'un Turc? »

A Erzurum, les Arméniens recommencèrent à brûler le bazar Turc. J'entendis dire tout le peuple Turc de Tepeköy, dans la zone de régiment de cavalerie d'artillerie avait été tue, au 17 février. Le même jour Antranik¹ était venu à Erzurum. Je lui demandai de faire

¹ Il est né en 1865, Şebinkarahisar. Il a pris part à l'insurrection de 1885, inciter dans Şebinkarahisar. Il est allé plus tard à Istanbul, et a établi le contact avec les Daschnak. Après le fait de tuer le commissaire divisionnaire de police turc il a fui à Batumi. Em mai 16, 1895, il est allé à Sasun avec son 40 hommes, armés, et a rejoint le gang d'Arménien Serop et l'a remplacé sur sa mort. Il a massacré le nombreux Musulmans dans Sasun et dans ses environs dans deux ans. Il a même attaqué des villages Arménienne a torturé les Arméniens par les moyen différents. Il a reçu des bras et un soutien de munitions de Russie. Il est allé à Bulgarie dans 1906, et a massacré Musulmans dans Edirne, Keşan, Malkara, et dans Tekirdağ avec son gang pendant la guerre Balkan. Quand les régiments volontaires dans le Caucase ont rejoint la guerre Mondiale I comme les forces avancées de l'armée Russie, les Arméniens dans Selmas et ses environs a rejoint les forces de Russie sous sa direction. Quand il est venu à Erzurum, habillé dans l'unforme général Russie, en mars 2, 1918, il a repris du bureau de maréchal de principal de Col. Morel. Apres avoir réalisé le grand dommage et les massacres il a fui à Caucase. Il a organisé les Arméniennes dans le Karabagh, Zengezur et ses environs contre les turcs. Après la signature de Mouđhros Armistice il a dissous son gang et est allé à Paris en mai 15, 1919. Il a cherché le soutien dans Londres, Paris, New York pour l'établissement de

découvrir ceux qui avaient fait ces crimes affreux desquels je lui avais parlé. Leurs résultats ne sont pas encore précis.

Antranik promit dans le casino des officiers d'artilleur devant les yeux de tout le monde, qu'on ferait tout ce que l'on serait possible.

Ces paroles n'étaient que des promesses. Tandis qu'Antranik et un médecin, Zavriyef furent renvoyés à Erzurum par le commissaire militaire Caucasiens en vue de rétablir le statut. Dans la ville, des désordres diminuèrent un tout petit peu. Un grand silence se faisait dans les villages ou les gens n'étaient pas vivants.

Lorsque les Turcs s'avançaient vers Ilica, les Arméniens recommencèrent à les condamner. Les Arméniens en se trompant massacrèrent de nouveau les officiers Russes. Attendu qu'ils avaient peur des soldats Turcs, ils s'enfuirent vers l'arrière. On comprit que ces massacres avaient été conjecturés en faisant un projet en avance. Cette nuit-là, le nombre de ceux qui avaient été massacrés, était 3.000 personnes Turques. Eux-mêmes, ils dirent cela en se glorifiant. Les Arméniens qui faisaient des défenses contre les soldats Turcs étaient tellement peureux qu'ils ne purent pas résister une nuit voire contre les soldats Turcs dont la somme était de 1.500 et qui avaient deux canons. Et finalement, eux, ils s'en allèrent.

Les prolétariats des Arméniens étaient complètement attaches, obéissants aux notables, surtout aux ordres des leaders.

Quoique tous les officiers de mon régiment fussent de nationalité Russe, tous les soldats étaient presque Arméniens. Contre ceux-ci nous n'avions nulles forces Russes et nous fîmes faire toujours nos ordres. Ces soldats ne firent jamais franchement de crimes. Même a Erzurum, la nuit où l'on fit des crimes affreux, dans la caserne dans laquelle il y avait des moyens de transport, au moment où un officier Russe était en garde, aucun des palefreniers Kurdes ne fut tué. Les palefreniers Kurdes sans armes étaient de 40 personnes, bien que les soldats d'artillerie d'Arméniens fussent de certain de personnes. En dépit de cela, c'était très important de ne pas être aucun mal.

Je ne veux pas parier que tous les Arméniens participèrent à ces crimes sans exception. On vit ceux qui pariaient que les Arméniens étaient dans la route sans issue et que ce n'était pas juste ce que l'on

plus grandes d'Armenia sur le sol turque. En mettant le blâme des massacres il a commis sur les turcs, il a fait de la propagande que les turcs a tué les Arméniennes. Il est mort aux Etats-Unis en 1927. Il a été cédé dans l'agriculture jusqu'à sa mort. Comme son corps n'a pas été voulu par Erivan, dans Armenia, il a été enterré en Paris.

fit par les Arméniens contre la population Turque. Même parmi les Arméniens mentionnées comme cela, il y en avait quelques-uns qui protestaient ces massacres incroyables, mais ceux-ci étaient en minorité. On acceptait ces gens-ci qui trahissaient à l'idéal Arménien, par la majorité et puisqu'ils pensaient à cela, la minorité fut tuée par la majorité Arménienne. Certains semblaient comme ceux qui étaient contre ces crimes soi-disant, en réalité ils massacrèrent en secret plusieurs Turcs, certains d'eux excitèrent les soldats, d'autres préférèrent se taire. Quant à un autre, il répondit aux Russes qui faisaient des reproches aux Arméniens d'une manière suivante: « Comme vous êtes Russes, vous ne pouvez jamais comprendre l'idéal de la nation Arménienne! » Les Arméniens sauvages, primitifs ne sentaient pas du tout de remords, parce qu'il n'en savaient rien.

La conscience des gens fut créée sans tache comme un diamant qui avait une valeur la plus précieuse et elle doit rester toujours précieuse. Quelques Arméniens répondirent à cause de reproches des Turcs comme ceci: « Les Turcs mon plus n'agissent pas ainsi afin d'anéantir les Arméniens? Ce que nous faisons, ce n'est que de les venger? »

Les événements qui viennent de se passer, démontrent d'une manière franche l'idéal des Arméniens. Ces événements ne peuvent pas être considérés par personne comme si ce n'était pas passé. Eux, les Arméniens, ils semèrent du vent, mais ils oublièrent les résultats de ces événements, c'est à dire celui qui sème du vent, fauche des tempêtes. Ils n'y pensèrent pas malheureusement!

Le 16 Avril 1918, Erzurum

Vers le milieu du mois de décembre 1917. L'armée russe du Caucase s'était retirée du front de sa propre initiative et sans l'autorisation ni de ses chefs ni du haut commandement. Le régiment d'artillerie de forteresse d'Erzurum partit avec le reste de l'armée et il n'y resta qu'une quarantaine d'officiers appartenant à ce régiment ou à la position de ces officiers étaient restés par devoir à la tête des batteries que leurs hommes avaient abandonnées. Plus de quatre cents canons se trouvaient dans les forts et, vu l'impossibilité de les déplacer, on les y avait forcément laissés. Quant à ces officiers, afin de sauvegarder leur honneur militaire, ils attendaient de leurs chefs ou l'envoi de nouvelles troupes ou l'ordre d'abandonner également les canons. Les officiers, qui étaient restés du 1er régiment après le départ de celui-ci, formèrent le deuxième régiment d'artillerie de forteresse d'Erzurum. Les Arméniens de cette ville profitant de la retraite de l'armée russe, s'étaient révoltés et avaient constitué une ligue arménienne sous le nom de « Ligue Militaire Arménienne » C'est à cette date-là que le commandement de l'armée affecta quatre cents d'entre eux tout à fait étrangers au service militaire, à ce, deuxième régiment. Une partie de ceux-ci déserta et quant au reste ils ne purent que servir comme sentinelles ou comme gardes des batteries.

Quelque temps avant la retraite de l'armée russe, les guerres civiles avait commencé dans le nord du Caucase. Les communications de la Russie avec la Transcaucasie se trouvaient ainsi interrompues, et le gouvernement provisoire constitué à Tiflis, avait pris le nom de « Commissariat de Transcaucasie »². Ce gouvernement se déclara faire partie intégrante de la Russie et représenter provisoirement le gouvernement central jusqu'au retour des choses à la situation normale. Le Commissariat de Transcaucasie, décréta le 18 Décembre 1917, la formation d'une nouvelle armée pour remplacer celle qui s'était retirée. Cette nouvelle force devait, sur la base du principe des nationalités, former des corps d'armée russes, géorgiens, Musulmans et arméniens et avoir des unités recrutées parmi les petites peuplades circassiennes, osétiennes³, assyriens et autres.

Jusqu'à l'intervention d'une décision au sujet de la nationalité à laquelle devaient appartenir des artilleurs, la garde de la position fortifiée de Deveboynu⁴ à Erzurum resta composée de soldats arméniens, commandés exclusivement par des officiers russes. A l'instant du commandement, les cadres des formations d'artillerie étant également russes, personne ne pouvait prendre ces unités comme des forces arméniennes. D'ailleurs aucun ordre n'avait été donné établissant que ces troupes étaient arméniennes. Ces formations ont toujours porté le nom russe. Nous avons toujours servi dans l'artillerie russe, touché notre solde du trésor russe et été sous les ordres de commandants russes. Il n'y avait au régiment qu'une église russe administrée par un pope russe et point d'église arménienne.

² Suivre la Révolution russe, tous les partis, les associations, les comités militaires, les commandants d'armée dans Tbilissi et Caucase Méridional ont convoqué et ont déclaré un gouvernement provisoire le 11 octobre, 1917. Avec l'inclusion des Géorgiens, d'Azéris, et d'Arméniens ils ont trouvé l'Intendance de Caucase Méridionale, qui a eu une structure de gouvernement fédérale.

Izzet OZTOPRAK. « Kafkas Hükümeti » [Le Gouvernement Régional du Caucase] dans *Sekizinci Askeri Tarih Semineri Bildirileri I* [Les Procédés de l'Huitième Colloque d'Histoire Militaire I]. Ankara: Genelkurmay Basımevi, 2003, p. 127.

³ Ossétiennes est cru pour être la dernière génération des peuplades d'Alan historiques habite en le Caucase Septentrional. L'appel de Osetiennes se Eron (quelque appel se Gron). Leur langue est dite d'être très de ressembler au Polowi, un dialecte Iranien ancien. Aujourd'hui, le Osetiennes habite en deux administrations autonomes dans Osetia Septentrional et Osetia Méridional a localisé sur le ou le côté de la Chaîne de Montagne de Caucase. L'Etat Ottoman a reçu une vague de migration de Osetiennes depuis 1864. Aujourd'hui ils habitent environ Muş et Sarıkamış.

Hayri ERSOY – Aysu KAMACI; *Çerkes Tarihi* [L'histoire du Circassians], 3^e ed. İstanbul: Tüzmamanlar Yayıncılık, 1994, s. 128-129.

⁴ Un passage entre les plateaux de Erzurum et Pasinler

Deux mois s'étaient presque écoulés depuis la retraite de l'armée russe et ni aucune recrue ni aucune formation appartenant à diverses nationalités n'étaient venues à Erzurum. La discipline n'avait pu s'établir au régiment. Les soldats désertaient, se livraient au pillage, et commencèrent bientôt à menacer les officiers et à leur désobéir ouvertement.

Le colonel Torkom, que j'ai appris être bulgare arménien, fut nommé commandant de la place d'Erzurum. Vers la mi-janvier 1918, un des notables de cette ville, dont le nom m'échappe, fut assassiné et sa maison pillée par des soldats arméniens d'infanterie. Le commandant en chef Odichélidzé manda auprès de lui tous les chefs des troupes et exigea la découverte des assassins dans un délai de trois jours. Il déclara aux commandants arméniens spécialement que ce crime mettait en jeu l'honneur arménien et qu'il fallait enfin mettre un terme à l'insubordination de leurs soldats, et aux atrocités qu'ils commettaient, faute de quoi il se verrait dans l'obligation de distribuer des armes à la population Musulmane afin qu'elle fût à même de se défendre. Le colonel Torkom répondit d'un air courroucé que les crimes et les vols commis par quelques brigands, ne pouvaient en aucune façon entacher la réputation de toute une nation et que tous les Arméniens n'étaient pas des brigands. Les officiers demandèrent alors au commandant en chef d'instituer une cour martiale et de faire appliquer le code pénal et la peine de mort envers les criminels. Il déclara qu'il procédait déjà au nécessaire; mais je ne sais si l'assassin a pu être découvert.

Si j'ai bonne mémoire, le 25 février le colonel Torkom, dans le but d'impressionner la population, organisa une revue de toutes les troupes cantonnées à Erzurum et une salve de 21 coups de canon fut tirée à cette occasion. Pendant la cérémonie, Torkom lut un discours en arménien à l'adresse du général Odichélidzé. Aucun de nous ne connaissant l'arménien, nous n'en comprîmes naturellement rien. Nous apprîmes dans la suite qu'il y était question de la constitution de l'Arménie et de la prise en mains, par Torkom personnellement de l'administration. Dès que le commandant en chef eût connaissance de la teneur de ce discours il éloigna Torkom d'Erzurum. Nous en déduisîmes que le gouvernement ne voulait en aucune façon de l'indépendance arménienne.

J'ai souvent entendu dire qu'à plus d'une reprise, l'état-major avait déclaré que les armes, matériel et autres effets donnés, aux Arméniens soit au front, soit des dépôts d'Erzurum et de ses environs, ne leur avait été confiés qu'à titre provisoire et ce, pour les

conserver, faute d'autres troupes, mais à la condition expresse de les restituer immédiatement en cas de besoin. C'est sur ces entrefaites que l'on apprit que les Arméniens massacrèrent de la façon la plus sauvage les pauvres Turcs inoffensifs et sans armes d'Erzincan et qui, à l'approche des troupes ottomanes, quittèrent cette ville et s'enfuirent vers Erzurum.

D'après les informations parvenues au commandant en chef et les déclarations des officiers russes présents à Erzincan lors du massacre, huit cents Turcs furent assassinés par les Arméniens qui n'eurent de leur côté qu'un seul mort. Il fut établi que les malheureux paysans turcs du village d'Ilica, près d'Erzurum, furent aussi massacrés.

Le 7 février, dans l'après-midi, les soldats et les hommes de la milice d'Erzurum commencèrent à ramasser dans les rues un grand nombre d'individus et à les expédier vers une direction inconnue. Ceci attira mon attention et j'en demandais les raisons. On me répondit que l'on recrutait la main d'oeuvre nécessaire pour le déblaiement de la voie ferrée des neiges qui la recouvraient. Vers les trois heures, un des officiers de mon régiment, le sous-lieutenant Lipisky, me téléphona que quelques soldats arméniens de la caserne avaient amené cinq Turcs à la cour de cette caserne, qu'ils étaient en train de les battre et que, peut-être, ils finiraient par les tuer. Ayant essayé de les délivrer, cet officier se vit lui-même menacé par les armes et un officier arménien, présent à ce moment à la caserne, refusa de la proposition de sauver ces Turcs. Me faisant accompagner de trois officiers russes du voisinage, je m'empressai d'aller sauver ces malheureux. L'officier qui m'avait téléphoné et le maire d'Erzurum, Stavroski, vinrent à ma rencontre et me dirent qu'ils étaient à la recherche d'un Turc de leurs amis, arrêté dans la rue par les Arméniens. Ils ajoutèrent que les soldats arméniens s'opposaient par les armes à leur entrée dans la cour de la caserne. Lorsque nous en approchâmes, nous aperçûmes une douzaine de Musulmans sortant de la caserne, atterrés et s'enfuyant de tous côtés. Nous parvînmes à en retenir un, mais nous ne pûmes causer avec lui sans drogman. J'entrai sans difficulté à la caserne et demandai qu'on m'indiquât la place où étaient les gens ramassés dans les rues. On me répondit qu'aucun civil ne s'y trouvait; mais, en y faisant des recherches, je découvris près de soixante-dix Turcs enfermés dans le bain de l'édifice. La terreur se peignait sur leurs visages. Je me livrai tout de suite à une enquête et mis ces malheureux en liberté tout en faisant emprisonner six soldats que je compris avoir été les promoteurs de

leur arrestation. Au cours de l'enquête, j'appris qu'un pauvre individu qui se tenait sur la toiture d'une maison voisine, avait été tué à coup de fusil par un soldat arménien demeuré inconnu. Les documents concernant cette enquête et la liste contenant les noms des Turcs sauvés, disparurent malheureusement avec toutes mes archives officielles lors de la reprise d'Erzurum par les Turcs, le 27 février. Mais on peut retracer les phases de ces événements en interrogeant les Turcs que j'ai sauvés et qui me témoignent leur reconnaissance par des saluts affectueux, toutes les fois qu'ils me rencontrent. L'interprète Ali bey Pépénoff, au service du maire Stavroski, qui avait rédigé le procès-verbal de l'enquête pourrait facilement reconnaître ces individus dont il avait dressé la liste.

A la fin de l'enquête, il fut établi que le sous-officier d'infanterie arménien Karagudayef, attaché au régiment d'artillerie, avait été l'organisateur de ces actes et que pendant l'arrestation des Turcs chez eux, il avait fait enlever une grande partie de leurs meubles et effets par des soldats arméniens ayant déjà l'expérience de ces pratiques. Il fut écroué en même temps que ses hommes et le fait fut porté, vers le soir, à la connaissance du commandant en chef par le commissaire régional Zlatof et son adjoint Starovski. Ce même jour, les Arméniens avaient commis divers assassinats dans différentes parties de la ville et mis le feu au bazar turc.

Les meurtres étaient du reste quotidiens à cette époque, à Erzurum et ses environs. Un jour, j'empoigna moi-même un Arménien qui avait assassiné un Turc près du fort de Tafta⁵, et le livrai au commandant de la place. On racontait partout que dès Turcs enrôlés comme ouvriers, disparaissaient sans laisser des traces. Les membres du Conseil de la Municipalité attirèrent sur ce point l'attention du commandant en chef.

Les officiers supérieurs d'artillerie, parmi lesquels je me trouvais, avaient présenté collectivement une requête au commandant en chef, sollicitant l'autorisation de quitter la place forte vu que leur présence n'y était d'aucune utilité, et qu'ils ne voulaient pas entacher leur honneur en restant spectateurs des atrocités arméniennes contre lesquelles ils ne pouvaient rien. Le commandant déclara avoir reçu une dépêche sans fil du général Véhib pacha⁶, commandant de

⁵ Un village affilié au Dumlu quartier de Erzurum. Aujourd'hui Gökçeyamaç.

⁶ Vehip (Kaçi) était né dans 1877, Khaniá, Crète. Il a été gradué de l'Académie Militaire dans 1907 et de L'école supérieure de guerre en 1900. Il a été premièrement nommé au Yémen, d'où il a été envoyé aux ordres de Diyarbakir Division. Dans 1907 il a été nommé au quatrième d'Armée dans Erzincan. Dans 1909, il a été premièrement nommé au Ministère de Défense,

l'armée ottomane, lui annonçant l'occupation d'Erzincan par l'armée ottomane et son intention de marcher en avant jusqu'à son entrée en contact avec les forces russes, comme seul moyen de mettre fin aux atrocités que commettaient les Arméniens contre la population de ces parages.

A la suite de cette avance, le Commissariat de Transcaucasie proposa la paix au gouvernement ottoman. La réponse parvenue par télégraphie sans fil portait que le commandant de l'armée ottomane acceptait avec plaisir cette proposition et qu'il l'avait transmise à son gouvernement pour les fins requises.

Le général Odichélidzé se mit en correspondant ce télégraphique avec le président du commissariat transcaucasien, Kététchkouri, et le commandant en chef, général Lébédinski, au sujet de notre demande. On lui communiqua en réponse qu'un ultimatum avait été adressé à l'assemblée nationale arménienne exigeant formellement la cessation des scandales des Arméniens, que la dite assemblée avait délégué le Dr. Zavrief et Antranik, pour mettre fin aux méfaits d'Erzurum, et que, quant à la suite à donner à la requête des officiers, ceci dépendrait de l'accueil que le gouvernement ottoman ferait à la proposition de paix. Ceux-ci devaient par conséquent, jusqu'à nouvel ordre rester à Erzurum. Ils remerciaient en même temps les officiers pour avoir jusqu'à lors accompli leur devoir et émettaient l'espoir que, en face du danger, devant lequel se trouvait encore la Russie, ils n'abandonneraient pas leur service jusqu'au dernier moment. Le commandant de l'armée, de son côté, dans un ordre du jour aux officiers, leur recommandait de ne pas quitter leurs postes, ajoutant qu'il ne tolérerait; en aucune façon qu'ils fussent molestés ou déshonorés, ce à quoi il s'opposerait par tous les moyens en son pouvoir. Ce fut donc sur l'ordre du commandant russe et dans l'intérêt de la Russie que nous restâmes à Erzurum. Nous apprîmes sur ces entrefaites du commissariat de Transcaucasie que le

alors à l'Académie de Guerre et au Kuleli, l'Ecole secondaire Militaire comme le Commandant des Ecoles Militaires. Il a pris la partie dans la Guerre Balkan comme le Commandant de Région Khaniá Fortifié; au Devant de Hijaz comme le Commandant de la 22e Division de Hijaz. Il a été nommé comme le Gouverneur et le Gouverneur de Hijaz. Il a servi au Devant de Çanakkale comme le Commandant de Groupe Méridional. Il était le Commandant de la 3e Armée au Devant d'Est du 1916 février au 1918 juin. Du 9 juin 1918 au 9 septembre 1918 il a servi comme le Commandant des Armées d'est Groupe. Il a pris sa retraite de l'armée le 18 octobre, 1918. Il est décédé le 13 juin, 1940.

Académie de Guerre Turc. *Türk Harp Tarihi Derslerinde Adı Geçen Komutanlar* [Les Commandants dont les noms sont mentionnés dans de cours l'Histoire de Guerre Turc]. İstanbul: 1983, p. 315-322.

gouvernement ottoman avait accepté la proposition de paix, et que les pourparlers commenceraient à Trabzon le 17 février 1918⁷.

Le commandant de l'armée déclara verbalement à tous les officiers que, n'étant pas dans l'intention de se battre avec les Ottomans, on resterait à Erzurum jusqu'à la signature de la paix et que, selon les conditions du traité, les armes et le matériel seraient ou transportés en Russie ou entièrement livrés au gouvernement ottoman. Si, avant la signature de la paix, les troupes ottomanes tentait de reprendre Erzurum, les soldats et les officiers russes se retireraient en Russie, après avoir détruit leur artillerie. Ils recevraient en tout cas des ordres formels dans ce sens, sept jours auparavant.

Jusqu'à ce que l'on eût décidé si les officiers resteraient ou non à Erzurum, on se vit dans la nécessité d'adopter certaines mesures contre les attaques éventuelles des Kurdes; car le gouvernement ottoman avait déclaré officiellement, lors des pourparlers d'armistice que les Kurdes agissaient à leurs guises et n'écoutaient personne. Ce qui fit que, dès la fin de janvier, le commandement de l'armée résolut de poster un nombre suffisant de canons sur la ligne d'étapes Erzurum-Erzincan pour empêcher le pillage, par les Kurdes, des dépôts de vivres situés sur cette ligne. A cet effet, un officier, muni d'un ou de deux canons, fut placé à chaque étape. Lorsque les troupes arméniennes se retirèrent d'Erzincan sur Erzurum, ces canons furent aussi ramenés dans cette dernière ville. Vers le 10 février, les postes de Büyükkiremitli et Surp Nichan au-delà de la Porte de Trabzon reçurent chacun, dans le même but, deux pièces d'artillerie, et il en fut de même de quelques autres points de défense de la ville. On allait également mettre des canons entre les portes de Kars et de Harput, pour prévenir les attaques des Kurdes du côté de Palandöken⁸. Mais ces canons, bons tout au plus contre l'attaque des Kurdes, n'auraient nullement pu tenir contre une armée régulière, munie d'artillerie. Aussi, vers le milieu de février, les canons se trouvant dans les positions éloignées, furent-ils démontés et les accessoires remis au dépôt central. La même mesure avait été prise pour les pièces postées dans les endroits plus proches. Quoique des ordres similaires aient été donnés pour les canons de Palandöken, ces ordres n'avaient pu cependant être exécutés. Il n'y avait que les canons destinés à repousser les attaques des Kurdes qui

⁷ La paix de Trabzon par le commença en mars 14, 1918. Kemal ARI. *Birinci Dünya Kronolojisi* [la Chronologie de la Première Guerre de Monde]. Ankara: Genkur. ATASE Başkanlığı Yay., 1997, p. 336.

⁸ Un sous-quartier a affilié à Erzurum.

conservaient tous leurs accessoires. On ne s'attendait pas à une attaque prochaine des forces ottomanes que l'on croyait démoralisées et incapables d'agir avant l'été.

Le 12 février, des brigands arméniens, armés jusqu'aux dents, fusilla au su et au vu de tout le monde, près de la station du chemin de fer, une douzaine de Turcs. Deux officiers russes qui y étaient présents, essayèrent de sauver ces malheureux, mais ils furent eux-mêmes menacés par les armes et les pauvres Turcs furent exécutés.

Le 13 février, le commandant de l'armée proclama l'état de siège et institua une cour martiale avec ordre d'appliquer la peine capitale, conformément à l'ancienne loi. Le colonel Morel fut nommé commandant de la place forte d'Erzurum et un Arménien eut la présidence de la cour martiale.

Le commandant en chef et le général Guérassimof, commandant de la place forte, quittèrent le même jour Erzurum. Ils allaient désigner l'emplacement où l'artillerie devait se concentrer en cas de retraite. Je restais dans la ville en qualité de commandant de l'artillerie de la place forte. Le quartier général du colonel Morel se composait, en grande partie, d'officiers russes. Le chef d'état-major du régiment était le capitaine d'état-major Schneur.

Le colonel Morel prit une toute autre attitude après le départ du commandant en chef. Il déclara qu'Erzurum serait défendu jusqu'à la dernière extrémité et qu'aucun officier ni aucun homme, en état de porter les armes, ne serait autorisé à quitter la ville. Au moment où je communiquais à la cour martiale les noms des officiers qui désiraient partir, un des membres de cette cour, Sohoumian, déclara d'une voix forte qu'il tuerait de sa propre main tous ceux qui voudraient quitter Erzurum et, que, ceux qui le feraient en cachette seraient empoignés par les troupes arméniennes, postées à cet effet en force, entre Köprüköy⁹ et Hasankale¹⁰ et déférés à la cour martiale. Je compris que nous étions pris dans un piège dont nous pourrions difficilement nous sauver et il devint dès lors manifeste que l'état de siège et la cour martiale avaient été instituées contre les officiers russes et non contre les bandits arméniens. En ville, l'oppression continuait comme par le passé. La population turque qui, privée comme toujours d'armes et de défense, était en butte à toute espèce d'attaques, fut défendue, dans la mesure du possible, par les officiers russes qui

⁹ Le sous-quartier a affilié au quartier de Pasinler de Erzurum. Aujourd'hui, Çobandede.

¹⁰ Le quartier de Pasinler de Erzurum.

étaient sous mes ordres, et dont plusieurs usèrent de force pour sauver les Turcs que l'on arrêta et dépouillait dans les rues. Caraïeff, qui remplissait les fonctions d'agent technique, abattit lui même avec l'arme qu'il portait un Arménien qui s'enfuyait après avoir dévalisé publiquement un Turc. La promesse faite par les Arméniens de punir ceux qui assassinaient des gens paisibles et non armés, ne fut pas tenue.

La cour martiale, craignant les Arméniens, n'en condamna aucun. Cependant ce furent ceux-ci qui demandèrent l'institution de cette cour; les Turcs eux, soutenaient avec insistance que jamais un Arménien n'en punirait un autre. Nous saisismes ainsi la véracité du proverbe russe qui dit qu'un corbeau ne crève jamais les yeux à son semblable. Les Arméniens, capables de porter des armes, prenaient la fuite sous prétexte d'accompagner leurs familles qui quittaient la ville. Le sous-officier Karagudayef que j'avais fait emprisonner, fut élargi sans mon autorisation et à mon insu. Lorsque j'en demandai le motif au colonel Morel, il me répondit qu'une nouvelle enquête avait été faite et qu'elle avait établi l'innocence de cet individu. Or, moi et un ou deux de mes officiers étions les principaux témoins à charge des forfaits de Karagudayef et cependant personne ne nous avait interrogés. Je fis faire alors une enquête et procéder à des interrogatoires, par le régiment même et en transmis le dossier au colonel Alexandrof.

L'assassin que j'avais moi-même fait arrêter à Tafta ne subit non plus aucune punition. Le colonel Morel commença à craindre un soulèvement de la population turque d'Erzurum. Le 17 février, Antranik arriva en cette ville. Le Docteur Zavarief, commissaire adjoint des territoires envahis, l'accompagnait. Ne nous étant jamais occupés des questions arméniennes, nous ignorions qu'Antranik était considéré par le gouvernement ottoman, comme un criminel et condamné à mort. Ce n'est qu'à la suite de mon entretien avec le commandant de l'armée ottomane, le 7 mars, que je l'appris.

Antranik était arrivé en costume de général de brigade russe. Il portait la quatrième classe de St.Vladimir, la croix de St.George de deuxième classe pour officiers et celle spéciale aux simples soldats. Son chef d'état-major, le colonel russe d'état-major Sinkievitch, l'accompagnait. Un jour avant l'arrivée d'Antranik à Erzurum, le colonel Morel fit connaître au public la teneur de la dépêche qu'il avait reçue d'Antranik, portant que des mitrailleuses avaient été postées à Köprüköy pour anéantir tous les lâches qui quitteraient la ville. Dès son arrivée, Antranik prit en main le commandement de la

place et le colonel Morel lui fut ainsi subordonné. Quant à nous, nous restâmes toujours sous le commandement du colonel Morel.

Le jour même de l'arrivée d'Antranik, j'appris par mon officier de Tepeköy que, hommes femmes et enfants, toute la population de cette localité, comprise dans ma zone, avait été massacrée par les Arméniens. J'en informais Antranik dès ma première entrevue. Il y dépêcha en ma présence vingt cavaliers avec ordre d'arrêter si nécessaire qu'un des assassins. J'ignore jusqu'aujourd'hui encore ce qui en est résulté.

Le colonel Torkom fit de nouveau son apparition et, un ou deux jours après l'arrivée d'Antranik, s'amena le colonel arménien d'artillerie Doulouhanof. Celui-ci me fit savoir au début qu'il serait mon chef en qualité d'inspecteur d'artillerie. Je répondis qu'ayant les attributions d'un commandant de division, je n'avais pas besoin de chef et qu'autrement je me retirerais. Sur cela il fut déclaré que Doulouhanof était chargé de diriger l'artillerie de la place forte d'Erzurum et celui-ci me communiqua ses décisions, non en son nom, mais en celui du commandant de la place, Antranik.

Le capitaine en second Djamboladian, Arménien, commandant du bataillon d'artillerie sous mes ordres avait eu aussi des vellétés de s'immiscer dans mes affaires. Lorsque je fis savoir que les projecteurs et les dynamos de l'artillerie seraient expédiés à l'arrière, il me déclara que, comme les Arméniens resteraient dans tous les cas à Erzurum, ceux-ci auraient besoin de tous ces appareils et qu'il ne saurait consentir à en enlever aucun. Il devenait dès lors évident que les Arméniens voulaient prendre le commandement entre leurs mains et ne laisser aux Russes que le rôle de personnel exécutif. Ils travaillaient à l'indépendance arménienne en se servant des Russes, mais s'efforçaient de ne pas se trahir, de peur que, les officiers russes, en les abandonnant, ils ne restassent sans officiers. Les déclarations ci-après du capitaine Pliât, commandant intérimaire du septième bataillon d'artillerie de montagne du Caucase, prouvent combien les Arméniens redoutaient le départ des officiers d'artillerie russes :

En apprenant que le bataillon d'artillerie de montagne partirait le 7 février pour Sarıkamış, les Arméniens arrêtèrent, dès le 5, le commandant du parc d'artillerie qui, relâché par ordre du commandant de l'armée, fut de nouveau arrêté à trois reprises. Ils menacèrent de mettre

Erzurum à sang si les artilleurs quittaient la ville. Les officiers d'artillerie, qui avaient été détenus, furent mis en liberté par les soins des officiers du quartier général russe, d'ordre du commandant, qui finit par renoncer à leur départ.

Il devint nécessaire de s'entendre avec le commandant du septième bataillon d'artillerie de montagne et nous décidâmes en secret de nous aider mutuellement si les Arméniens usaient de violence envers les officiers russes et exigeaient ouvertement que nous prissions main forte aux intérêts arméniens. Comme force matérielle, nous avions entre nos mains des canons, des mitrailleuses et des officiers russes. Ceux appartenant aux régiments d'artillerie de montagne vinrent loger aussi près que possible les uns des autres et les officiers de l'artillerie de la place forte se groupèrent autour du quartier Musulman où se trouvait, dès le début de l'occupation de la ville, notre quartier général.

Après l'arrivée d'Antranik la peur d'un soulèvement de la population d'Erzurum redoubla dans le camp du colonel Morel. Celui-ci ordonna que les officiers russes capables se trouvassent au fort Mecidiye¹¹ pour diriger le feu, si une révolte venait à éclater, lorsqu'on arrêterait les promoteurs de l'insurrection, et il nous fut en outre intimé l'ordre de quitter le quartier Musulman pour nous installer au quartier arménien. Ayant vécu depuis deux ans 'côte à côte avec les Musulmans, nous ne fîmes que rire à cette frayeur imaginaire des Arméniens. Les officiers d'artillerie russes répondirent d'une seule voix et en termes catégoriques, qu'étant restés en service pour se battre contre un adversaire loyal et correct, ils ne consentiraient jamais à faire feu sur des femmes et des enfants. Car, il ne restait plus de doute que les Arméniens allaient finir par exiger le bombardement du quartier Musulman prétextant le soulèvement des malheureux Turcs.

Notre déménagement au quartier arménien était impossible pour plusieurs raisons: d'abord nous ne pouvions matériellement pas changer de domicile dans le délai prescrit. Ensuite, le départ des officiers russes du quartier Musulman permettrait aux Arméniens de se livrer librement ici à des massacres. Enfin les officiers russes iraient se fixer dans un milieu arménienne qu'ils tenaient à éviter, vu

¹¹ La Fortification de Mecidiye, par-dessus regardant l'au nord et la crique de Vank au nord-ouest, est localisé sur le (2042 m.) à l'ouest de Erzurum

leur méfiance envers les Arméniens. Les officiers du bataillon d'artillerie de montagne qui ne faisaient pas partie du cadre de la place forte, rejetèrent cette proposition. Les Arméniens se virent ainsi obligés de régler leurs affaires eux-mêmes et commencèrent à arrêter des gens sous provocation à la révolte. La proposition du colonel Morel de bombarder la ville m'ayant fortement impressionné, je crus urgent de conférer à ce sujet avec les officiers sous mes ordres. Nous tîmes à cet effet deux réunions à un jour d'intervalle. A la première assistèrent, en dehors de tous les officiers d'artillerie présents à Erzurum, deux officiers anglais qui s'y trouvaient depuis quelques jours, les colonels Morel, Sinkiévitich, Dolouhanof et Torkom; Antranik et le Dr. Zavarief.

En invitant les officiers anglais à cette réunion notre but était uniquement de leur faire constater de leurs propres yeux les rapports existant entre les officiers russes et le commandant arménien, de leur faire comprendre jusqu'à quelle mesure nos officiers pouvaient s'opposer à la sauvagerie des Arméniens afin que ces Anglais puissent à leur retour produire un document sur ce qu'ils avaient vu et constaté. N'ayant pas directement sous mes ordres ni de service télégraphique, ni téléphonique et sachant que les dépêches que j'expédiais n'étaient jamais transmises, j'exposai ouvertement tout ce que j'avais vu et appris au sujet de sauvageries arméniennes dans toute leur horreur et l'insubordination au plus haut degré de ces derniers, constatée par les événements que m'avait racontés le commandant en chef Odichélidzé. Comme conclusion, je déclarai que les officiers russes étaient restés à Erzurum par ordre de leurs supérieurs, pour servir la Russie et non pas pour couvrir de leur réputation et de leurs uniformes les atrocités arméniennes et que nous demandions qu'une fin fût mise à cette barbarie et scandale ou que l'on nous permît de quitter nos postes et de nous retirer.

Les officiers qui prirent la parole après moi, appuyèrent tous, mes déclarations. Antranik répondit en disant que les arméniens étaient extrêmement reconnaissants à la Grande Russie dont ils formaient une fraction inséparable, qu'actuellement ils ne poursuivaient d'autre but que d'aider cette dernière, que ce qu'on qualifiait de massacres, n'était que la conséquence de l'inimitié séculaire turco arménienne, qu'il était venu en personne à Erzurum pour y assurer l'ordre et que s'il ne parvenait pas à se faire entendre des Arméniens et à empêcher les meurtres, il serait le premier à quitter la ville. Les délibérations se faisaient par l'intermédiaire d'interprètes. A la question de savoir si les officiers qui le désiraient pouvaient quitter Erzurum, Antranik

répondit que ceux qui n'avaient pas assez de confiance dans leur courage, feraient mieux de s'en aller et qu'il se montrerait favorable à leur départ dans la mesure du possible. Le colonel Sinkiévitich déclara de son côté qu'il était convaincu qu'à Erzurum on ne servait que la Russie et que c'est, pénétré de cette conviction que lui-même s'y trouvait. A la fin, les officiers décidèrent d'attendre une dizaine de jours pour voir jusqu'à quel point se réaliseraient les paroles d'Antranik et agir en conséquence.

Cette séance avait eut lieu le 20 ou 21 Février. Peu après qu'elle eut pris fin, le colonel Doulouhanof nous avoua avec surprise, à moi et à d'autres officiers russes, qu'il n'avait jamais imaginé que ceux-ci eussent une telle aversion pour les Arméniens. Le lendemain Antranik fit placarder des affiches en turc portant que les auteurs de tout assassinat perpétré, soit contre la personne d'un Turc, soit contre celle d'un Arménien, seraient à tout prix découverts et soumis à la même peine; que les Musulmans pouvaient sans aucune crainte rouvrir leurs magasins et s'occuper de leur négoce et si quelqu'un parmi ceux embauchés et expédiés comme ouvriers, disparaissait, tous ceux chargés de l'expédition et de l'embauchent en seraient tenus responsables et y répondraient de leur vie.

En traversant une rue à cheval, le lendemain, avec le capitaine en second Djamboladian, commandant d'un des bataillons sous mes ordres, nous vîmes quelques individus en train de lire ces affiches. Djamboladian leur expliqua en turc que si les Musulmans ne se soulevaient pas, les Arméniens ne leurs feraient aucun mal. Ils répondirent que depuis deux ans, les Musulmans n'avaient fait rien de mauvais et qu'ils n'avaient nullement l'intention d'en faire dans l'avenir, mais que, se trouvant sans armes et sans défense ils priaient qu'on les épargnât et qu'on ne les assassinât pas sans motif. Je leur fis dire par Djamboladian que j'étais commandant de l'artillerie russe, que ni mes camarades, les officiers russes, ni moi ne désirions que la population Musulmane fut molestée et qu'à l'avenir, comme par le passé, nous la défendrions autant que nous pourrions. Beaucoup parmi ces Turcs, et particulièrement une ou deux personnes qui se rappelèrent avoir été sauvées par moi, lors des événements du 7 Février, confirmèrent mes paroles. Djamboladjian était membre du comité arménien.

La seconde réunion se composa exclusivement d'officiers russes et du docteur Zavarief. On y fit ressortir que le deuxième régiment d'artillerie de forteresse d'Erzurum n'appartenait point aux Arméniens, comme ceux-ci se l'imaginaient mais restait toujours un

régiment russe; qu'aucun de ses officiers ne s'était inscrit ni n'avait l'intention de s'engager comme volontaire chez les Arméniens; qu'aucun de nous n'était à leur service et qu'en somme le Gouvernement devait établir d'une façon formelle si ce régiment était russe ou arménien; dans le premier cas nous envoyer des soldats russes dans le second, permettre aux officiers qui ne voulaient servir que dans l'armée russe, de quitter ce régiment et expédier à d'autres fronts ceux qui ne désiraient pas servir au Caucase. [La cour martiale ne manifesta d'activité que dans cette seule question à laquelle elle opposa une fin de non recevoir!] et qu'enfin, s'il était vrai, comme le bruit en courait, que la Transcaucasie se séparerait de la Russie, les officiers russes devaient absolument être licenciés "pour les empêcher de demeurer ici dans la situation d'officiers étrangers. En base d'anciennes ordonnances, on décida que chaque officier pouvait recourir officiellement à ses supérieurs pour solliciter d'être mis à la disposition du Ministère de la Guerre ou être transféré à l'un des corps d'armée russes. Je déclarai que j'appuierais les requêtes qu'on m'adresserait dans ce sens et les faire parvenir au département compétent.

Pendant ces délibérations, il fut cité le cas du capitaine en second Yermolof, du 7^{me} bataillon d'artillerie de montagne du Caucase, qui refusant de s'enrôler dans un bataillon arménien, nouvellement formé, avait demandé son rappel. On avait tâché de l'en dissuader, mais il insista. Le colonel Morel avait écrit alors au bas de la demande que cet officier n'étant pas apte au service, était mis à la disposition de l'état-major du front et on avait intimé à Yermolof l'ordre de quitter Erzurum dans les vingt-quatre heures. Ainsi on perdait un officier dévoué, dont le seul tort avait été de n'avoir pas voulu servir dans les rangs arméniens, et qui s'était entaché pour avoir publiquement accusé le colonel Morel de se compromettre pour avoir ouvertement démontré qu'il servait les intérêts arméniens.

Le docteur Zavarief répéta dans cette séance les propos qu'avaient tenus Antranik et releva qu'il était de l'intérêt delà Russie que nous restions à Erzurum jusqu'à la conclusion de la paix et que, comme officiers d'une nation civilisée, nous ne pouvions pas dire aux Arméniens: « Réglez vous-mêmes vos comptes avec les Turcs; égorgez-vous les uns les autres et que le diable vous emporte! Nous, Russes, nous n'interviendrons pas dans vos affaires intérieures! » Il ajouta que c'était pour nous un devoir d'humanité que de rester à Erzurum et empêcher le massacre des Musulmans. Ce discours n'eut pas l'effet voulu et, après la séance, le docteur lui-même reconnut

qu'il ne restait plus aucun espoir de voir s'améliorer la situation et que peut-être la totalité des officiers s'en irait.

Dix jours après la reprise d'Erzurum par l'armée ottomane, j'eus l'occasion de lire certains documents. Le docteur Zavarief y parlait ouvertement de l'autonomie à accorder aux Arméniens, mais, il était d'avis que, pour cela, il fallait pouvoir profiter des services des officiers russes. Le docteur Zavarief qui avait rédigé ces pièces avant son arrivée à Erzurum, s'était bien pénétré de l'état d'âme des officiers russes. Nous n'étions que des militaires et n'avions nulle envie de nous occuper de politique. Ce qui fit que nous fûmes toujours indifférents à la guerre de partis arménienne.

Les promesses d'Antranik restèrent toujours à l'état de promesse. Le public n'y croyait aucunement. Les bazars demeuraient fermés. Tout le monde avait peur et on ne voyait personne dans les rues des quartiers Musulmans. Une ou deux boutiques aux abords de la Municipalité étaient les seules qui ouvraient pendant le jour et où quelques Musulmans s'y rencontraient. Aucun Arménien ne fut puni ; aucun criminel arménien ne fut découvert. Et comment pouvait-on punir des Arméniens innocents!! A cette dernière remarque des Arméniens, les officiers russes relevaient qu'ils avaient arrêté beaucoup d'Arméniens coupables, mais qu'aucun n'avait été puni. On lui répondait par le silence. On ne put mettre fin aux meurtres, mais les assassins s'efforcèrent d'agir en cachette. Les crimes commencèrent à être commis dans les villages éloignés de la ville et loin des regards des officiers russes. Les Turcs des villages voisins disparurent et on ne pu savoir ce qu'il en advint.

Les villages éloignés recoururent aux armes pour se défendre. Les arrestations en ville se multiplièrent par peur de révolte. Je demandais au colonel Morel ce qu'étaient devenus les détenus s'ils ne couraient pas le danger d'être égorgés comme à Erzincan et si leur vie était en sûreté. Il me répondit qu'ils se trouvaient sous la garde de patrouilles de confiance, qu'une partie était expédiée à Tbilissi¹² et que l'autre était retenue comme otage à Erzurum.

Le service du ravitaillement commença aussi à présenter des irrégularités. Quand on demandait du beurre pour le régiment d'artillerie l'employé de l'intendance, un Arménien, n'en donnait pas; tandis que si le sergent-major des compagnies arméniennes d'électricité en voulait, on lui en fournissait tout de suite, vu ses

¹² La capitale de Géorgie.

anciennes relations avec Antranik. Sous prétexte que celui-ci détenait tout le sucre de la ville en vue d'en faire une distribution équitable, nous ne parvenions jamais à en avoir quand nous en faisons la demande. Les officiers russes qui voyageaient en suivant la ligne d'étapes, se plaignaient des privations qu'ils enduraient en route. Les officiers arméniens, par contre, trouvaient partout un gîte et des aliments chauds. Vers le milieu de février, on affecta aux officiers d'artillerie deux wagonnets pour le transport de leurs effets et de leurs familles. L'état-major avait consenti à en accorder encore trois, mais, dès qu'il eût quitté Erzurum, la question traîna en longueur. On s'adressa à cet effet au colonel Sinkiévitich. Le fonctionnaire arménien, à qui la demande fut référée, déclara ne pouvoir y donner suite avant deux jours, lorsque, sous les yeux des officiers, toute espèce de moyens de locomotion étaient mis à la disposition des fuyards arméniens.

Sur les chemins, ces fuyards armés assassinaient tous ceux qu'ils rencontraient, soit par peur, soit pour les voler. Il devenait ainsi extrêmement dangereux d'expédier les familles et les effets sans escorte, mais de nouvelles troupes n'arrivaient pas et le peu de soldats d'infanterie dont on disposait n'obéissaient plus à personne. Avant l'arrivée d'Antranik, les compagnies d'infanterie refusaient d'aller au front. On pu ensuite les y expédier, mais elles désertèrent d'une façon scandaleuse et ce n'est qu'à coups de sabre ou de poing qu'Antranik pouvait ramener à leurs postes. Quant aux unités détenues de force sur le front par les officiers russes, elles s'étaient transformées en petites bandes.

Antranik avait peut-être des talents d'administrateur militaire; mais les ordres qu'ils transmettaient par le colonel Dolouhanof me surprenaient par leur absurdité.

Les Arméniens, Antranik en tête, avaient mis tout leur espoir dans l'artillerie russe. Mais ils ne songeaient pas que pour tirer avantage des canons de place forte, il fallait des soldats instruits et un nombre suffisant de fantassins exercés et disciplinés. Leur but principal était, comme les événements l'ont prouvé, de pouvoir s'enfuir sous la protection de nos canons. Les pourparlers de paix à Trabzon, étaient continuellement ajournés. Fixés d'abord au 17 Février, ils furent remis au 20 et puis au 25. Nous apprenions ces nouvelles par l'état major des troupes d'Erzurum. Les deux quartiers généraux que nous avions, dans cette ville, se trouvaient distants l'un de l'autre. Le téléphone de celui de la place forte étant détérioré et presque inutilisable, j'étais obligé de me rendre aux secondes deux fois par jour. Les

renseignements pris auprès du colonel Morel et de son état-major m'apprirent qu'il n'y avait pas de troupes régulières ottomanes aux environs d'Erzurum et que l'on ne se battait qu'avec des bandes kurdes et des villageois armés parmi lesquels il était resté quelques soldats exercés de l'armée ottomane lorsque celle-ci s'était retirée d'Erzurum en 1916.

On supposait que soit ces bandes, soit les groupes de paysans et soldats, avaient été organisés par des officiers ottomans venus dans ces parages, spécialement pour la défense des Musulmans. Les assaillants ne possédaient en tout que deux canons de montagne abandonnés par les Arméniens à Erzincan. Ils pouvaient attaquer dans la direction d'Erzincan, d'Oltu et de Fem, aussi bien que du côté de Kars et de Palandöken. Mais, on ne sait pourquoi le colonel Morel pensait qu'on n'attaquerait que du côté d'Oltu¹³. Le service de reconnaissance était très mal fait par les Arméniens. Les cavaliers affectés à ce service passaient leur temps à assassiner et à dépouiller les paysans. Leurs rapports étaient entièrement controuvés et fictifs. Les forces ennemies ayant attaqué les patrouilles de reconnaissance, présentées comme étant de deux mille hommes, se trouvaient en réalité être inférieures à deux cents. Les éclaireurs qui prétendaient avoir été cernés par trois, quatre cents ennemis, ne se gênaient pas d'ajouter qu'ils n'avaient eu qu'un mort et un blessé. Un jour, un officier arménien annonça par téléphone qu'un détachement de quatre cents hommes avait commencé à attaquer sa position. En réalité, il n'y avait eu que deux paysans sans armes sortis d'un village voisin et qui y rentrèrent bientôt. Pendant tout le temps qui s'écoula entre l'abandon d'Erzincan par les Arméniens et la reprise d'Erzurum par les Turcs, les patrouilles arméniennes n'amenèrent qu'un seul captif, un malheureux soldat de cavalerie qui, très probablement, avait les pieds gelés et ne pouvait marcher sans l'assistance d'un camarade.

Après la deuxième réunion d'officiers, quelques uns d'entre eux avaient sollicité leur transfert à d'autres unités. Lorsque je présentais leurs requêtes au colonel Morel, celui-ci s'emporta et déclara que, par décision de la cour martiale, il s'opposerait par la force à leur départ. Je lui fis observer que les canons se trouvant encore entre les mains des officiers russes, il se pourrait que ceux-ci répondissent à la force par un feu d'artillerie et qu'il faudrait accéder à leur demande, attendu qu'ils n'abandonnaient pas leurs postes mais sollicitaient

¹³ Le quartier a affilié à Erzurum.

légalement un transfert. Morel me dit alors qu'il délivrerait à chaque officier partant un certificat, dans le genre de celui qu'avait eu le capitaine en second Yermolof, et que ceux qui voulaient entacher leur réputation n'avait qu'à essayer. Je rappelais à Morel les propos que le colonel Dolouhanof avait tenus à Tbilissi et à Batum¹⁴ disant qu'il n'avait rien à attendre d'officiers maintenus à leurs postes contre leur gré, et celui-ci me répondit que, sur sa demande, on lui avait promis l'envoi à Erzurum d'une soixantaine d'officiers anglais d'artillerie.

J'appris sur ces entrefaites qu'un militaire russe ou polonais, remplissant les fonctions de chef de gare à Erzurum, avait été emprisonné pour n'avoir pas voulu continuer son service et maintenu par force à son poste. Sous prétexte de pouvoir exécuter promptement des ordres donnés, mais en réalité pour pouvoir parer à toute éventualité, j'enjoignis aux officiers l'ordre de se loger aussi près que possible les uns des autres afin de pouvoir se porter mutuellement secours le cas échéant.

Le capitaine en second Yermolof était parti le 25 février. Je lui recommandais de s'arrêter à Sarıkamış pour exposer au général Vichinsky, Chef de l'état-major, et au général Guérassimof, commandant de l'artillerie, notre mauvaise situation au milieu des Arméniens et les prier de nous sauver.

Le 24 Février, un aéroplane ottoman opéra quelques reconnaissances aux environs d'Erzurum. J'en déduisis que les forces turques se trouvaient déjà à Erzincan et peut être même à Mamhatun¹⁵. Le colonel Morel me dit alors avoir reçu des Turcs la proposition écrite d'évacuer Erzurum. Après l'occupation de la ville par les forces ottomanes, j'appris du commandant du corps d'armée turc Kazım Karabekir Pacha¹⁶, que cette proposition avait un caractère défini et

¹⁴ La ville géorgienne sur le coût de la Mer Noire

¹⁵ Le quartier a affilié à Erzincan. Aujourd'hui, Tercan.

¹⁶ Kâzım (KARABEKİR) Pacha: Etait né dans 1882, Istanbul. Il a gradué de l'Ecole Militaire dans 1902 et de l'Académie de Guerre dans 1905. Il a été nommé comme le Chef d'état major de la 1^{er} Armée et la 6^e Armée; le Commandant de 9^e, 2^e, 1^{re} Caucase, 14^e et les 15^e Divisions ; et le Commandant du Fronts d'est le 14 juin, 1920 respectivement. Il a été nommé comme le Inspecteur 1^{er} d'Armée le 21 octobre, 1923; mais comme il était membre de l'Assemblée de Grand National Turque (AGNT), il a été donné une feuille par un décret spécial en le 19 décembre, 1923. Il a été élu comme le Député de Edirne dans le premier et deuxième terme ; et comme le Député de Istanbul dans les cinquièmes et huitièmes termes du AGNT. Il a servi du président du AGNT de 1946 à 1948. Il est mort le 25 janvier, 1948. Il a donné des séminaires et des conférences nombreuses, et les livres publiés sur l'armée, politiques, et historiques, 44 dont a été publié.

Etat-major Général Turc, Directorat d'ATASE. *Türk İstiklal Harbine Katılan Tümen ve Daha Üst Kademedeki Komutanların Biyografileri* [Les Biographies des Commandants de Division et le

avait été faite par une lettre portant sa propre signature. Le colonel Morel ne lui attribua aucune importance et tâcha de me tromper en faisant passer cette lettre comme un document anonyme de propagande.

Les 24 et 25 Février, l'état-major de la place forte annonça que le front ne courrait aucun risque. Dans les parages de Tekederesi, seulement, des Kurdes se concentraient. On détacha contre eux quelques troupes qui empêchèrent leur mouvement eu avant. On racontait, d'autre part, qu'un second détachement expédié d'Erzurum avait refoulé l'ennemi à quelques verstes au-delà d'Ilica. Mais le 26 Février le détachement arménien de Tekederesi fut cerné; celui d'Ilica fut battu, et tous ceux qui purent s'échapper de ces deux détachements, s'enfuirent vers Erzurum.

J'avais reçu du colonel Morel l'ordre verbal de faire feu avec mes canons sur les assaillants, mais il n'y en avait d'aucun côté et on ne voyait partout que des soldats arméniens fuyant en panique vers Erzurum à travers la chaussée de Harput. Sur la chaussée de Trabzon, par contre, les troupes arméniennes opéraient leur retraite sur Erzurum, en masses serrées, avançant comme sur un champ de manœuvres. L'après-midi, on apprit que des troupes ennemies se trouvaient autour du village de Gez¹⁷. Je les évaluais à mille cinq cents hommes. Ils présentaient l'aspect d'un régiment bien dirigé et non pas de bandes d'irréguliers kurdes. Mais, les quelques cavaliers qui les encadraient leur donnaient un peu la forme de détachements réguliers kurdes. L'aspect, par contre, des Arméniens, qui battaient en retraite était pitoyable et leur état désespéré. Tantôt ils se déployaient en tirailleurs sur une petite étendue, et tantôt ils avançaient par petits groupes, l'air effaré et la frayeur peinte sur leurs figures. Pour mettre un peu d'ordre dans ce bouleversement, Antranik alla jusqu'à la ligne de tirailleurs et parvint à la faire un peu avancer. Mais les peureux arméniens, une fois à terre ne se relevaient plus. De notre côté, le feu d'artillerie continua jusqu'à la tombée de la nuit.

Dès que commencèrent les attaques des bandits kurdes et que nous fumes occupés à les repousser, tous les officiers russes renoncèrent à partir et s'efforcèrent de remplir leur devoir avec zèle peur ne pas être accusés de lâcheté.

plus Hauts Classer Générales Qui Ont Pris la Partie dans la Guerre d'Indépendance turque] Ankara: 1989. pp. 177-179.

¹⁷ Un village a affilié à Erzurum

Je compris ce jour-là les idées que les Arméniens nourrissaient à l'égard de l'artillerie. Ceux qui étaient chargés de la garde de la batterie de Büyükkiremitli, ne purent être envoyés en avant. Au contraire ils abandonnèrent leurs batteries et reculèrent vers la porte de Harput. Les Arméniens qui fuyaient du village de Tekederesi¹⁸, emportaient en partant, le bétail des environs et assassinaient les gens sans armes qu'ils rencontraient.

L'approche des Turcs vers Erzurum avait eu lieu dans un moment inattendu par l'état-major russe. Aucun ordre de combat ne nous avait été donné à cet effet, ou du moins s'il l'a été, il ne m'est jamais parvenu. Lorsqu'au dehors, les clairons sonnaient l'appel aux armes et le signal d'alarme, j'avais appris qu'on avait antérieurement assigné à chaque section d'infanterie la place qu'elle devait occuper. Mais cet ordre non plus n'était pas arrivé jusqu'à moi.

Ma tâche était très simple; prendre l'ennemi sous le feu de mes canons pour l'empêcher de dépasser la ligne des forts. Dans les positions avancées il y avait, avec l'infanterie, des canons de montagne qui n'étaient pas sous mes ordres.

Ce jour-là, et jusqu'au soir, les milices de la ville (arméniennes) arrêtaient, sans discontinuer tous les Musulmans de la ville y compris les vieillards et les malades. Ils prétendirent les enrôler comme ouvriers pour enlever la neige de la voie ferrée. J'appris le soir qu'un Arménien étudiant, d'une université, s'était présenté chez moi avec une patrouille pour y opérer soi-disant des recherches. La porte de mon logement portait mon nom. Sur l'opposition de ma famille, il ne put ni pénétrer dans la maison, ni amener un vieux turc qui en était le propriétaire, ni nos quelques domestiques kurdes, mais il se contenta de vomir un flot d'injures. L'étudiant déclara que tout ceci se faisait d'après les ordres d'Antranik. Je fis percer une porte entre mon logement et l'habitation de mon propriétaire turc pour que celui-ci put se réfugier chez moi si jamais on revenait le chercher.

Les derniers temps, toutes les fois que j'allais m'entretenir avec Antranik ou son état-major, j'emmenais toujours avec moi le

¹⁸ Un village affilié à Erzurum

capitaine Julkévitch, directeur de la section de mobilisation, pour qu'il fût témoin de mes rapports avec les susnommés. Un soir, nous allâmes avec ce dernier à la réunion des officiers. Nous remarquâmes que la séance avait déjà commencé avant notre arrivée. Antranik, le Dr Zavarief, les colonels Sinkiévitich, Morelet Dolouhanof et quelques autres y prenaient part. Dès qu'on nous aperçut, le colonel Sinkiévitich donna lecture de la dépêche suivante du commandant Odichélidzé:

Le commandant de l'armée ottomane, Véhib pacha, ayant informé par télégraphie sans fil que ses forces ont reçu l'ordre d'occuper Erzurum, les canons de la place forte devront être détruits et les troupes retirées.

Signé:
ODICHELIDZE

Cet ordre étant parvenu un peu tard, nous ne pûmes accomplir l'œuvre de destruction qui aurait exigé deux à trois jours.

Antranik emporté, blasphémait et vociférait en arménien. Le docteur Zasarief tâchait de le calmer et nous traduisait ses paroles:

Au lieu d'expédier dix à quinze mille hommes, disait-il, à l'intention des chefs arméniens, pour conserver Erzurum, ils sont restés à l'arrière et ont anéanti ainsi la nation arménienne et l'Arménie. Des quelques milliers d'Arméniens qu'on a sous la main, aucun ne veut aller au front. Maudits soient leurs chefs!

s'écria-t-il.

Antranik nous fit connaître sa décision qui consistait à tenir encore deux jours à Erzurum et à ne l'évacuer qu'après y avoir causé toutes les destructions possibles. Il se déshabilla ensuite comme s'il n'y avait eu personne dans la chambre, et se mit au lit.

Les incendies qui éclataient dans différentes parties de la ville n'étaient pas éteints et les milices enlevaient, pendant la nuit, jusqu'aux vieillards et aux malades Musulmans pour les expédier vers des destinations inconnues. J'en parlais au docteur Zavarief qui me

dit que des ordres avaient été donnés pour éteindre les incendies et ne pas arrêter les Musulmans. Dans mes précédents entretiens avec le docteur, il me répétait souvent qu'en sa qualité de membre du gouvernement, il désirait ardemment qu'aucune irrégularité ne fût commise et qu'il consacrait tous ses efforts à atteindre ce but. J'entendais les mêmes paroles répétées par d'autres intellectuels arméniens. Je ne sais quels sentiments intimes ceux-ci pouvaient nourrir, mais il est indéniable qu'il y en avait parmi eux qui blâmaient ouvertement toute idée de meurtre et de pillage et le docteur Zavarief devait connaître mieux que moi l'idéal arménien.

Après quelques délibérations sur la façon d'appliquer la décision d'Antranik, chacun rentra chez soi. Les positions avancées et le nombre des défenseurs dont on disposait étaient à même de défendre la ville, non pas deux, mais quarante-deux jours et ce, non seulement contre les kurdes, mais même contre des forces régulières. Le gouvernement turc ayant officiellement déclaré, lors des pourparlers d'armistice, qu'il ne pouvait se faire entendre de Kurdes, nous étions obligé de prendre toutes les mesures pour parer à une attaque de ces derniers.

Le soir, en regagnant mon logis, je remarquais que les incendies avaient été éteints et que le désordre avait cessé. Je donnai les instructions nécessaires pour la destruction des canons. Ceci pouvait être fait en deux jours; mais j'appris par les rapports de mes officiers que, à la faveur de la nuit, les soldats d'infanterie abandonnaient les tranchées. Après beaucoup de difficultés, je pus me mettre en communication téléphonique avec le colonel Morel et lui transmis mes informations. Il me répondit que les dispo ordres avaient été donnés pour éteindre les incendies et ne pas arrêter les Musulmans. Dans mes précédents entretiens avec le docteur, il me répétait souvent qu'en sa qualité de membre du gouvernement, il désirait ardemment qu'aucune irrégularité ne fût commise et qu'il consacrait tous ses efforts à atteindre ce but. J'entendais les mêmes paroles répétées par d'autres intellectuels arméniens. Je ne sais quels sentiments intimes ceux-ci pouvaient nourrir, mais il est indéniable qu'il y en avait parmi eux qui blâmaient ouvertement toute idée de meurtre et de pillage et le docteur Zavarief devait connaître mieux que moi l'idéal arménien.

Après quelques délibérations sur la façon d'appliquer la décision d'Antranik, chacun rentra chez soi. Les positions avancées et le nombre des défenseurs dont on disposait étaient à même de défendre la ville, non pas deux, mais quarante-deux jours et ce, non seulement contre les kurdes, mais même contre des forces

régulières. Le gouvernement turc ayant officiellement déclaré, lors des pourparlers d'armistice, qu'il ne pouvait se faire entendre de Kurdes, nous étions obligé de prendre toutes les mesures pour parer à une attaque de ces derniers.

Le soir, en regagnant mon logis, je remarquais que les incendies avaient été éteints et que le désordre avait cessé. Je donnai les instructions nécessaires pour la destruction des canons. Ceci pouvait être fait en deux jours; mais j'appris par les rapports de mes officiers que, à la faveur de la nuit, les soldats d'infanterie abandonnaient les tranchées. Après beaucoup de difficultés, je pus me mettre en communication téléphonique avec le colonel Morel et lui transmis mes informations. Il me répondit que les dispositions nécessaires ayant été prises et des renforts expédiés, il n'y avait aucun danger à craindre.

Entre deux et trois heures du matin, quelques coups de feu furent tirés dans la ville et, à l'instar de ce qui se passa les jours précédents, on commença à distinguer dans les rues des voix arméniennes, des coups de hache et le bruit de portes que l'on brisait et des gens que l'on emportait. Deux pensées me préoccupaient: 1° celle de voir des officiers russes compromis avec les Arméniens par ceux qui, ne voyant pas de leurs propres yeux les sauvageries des bandits arméniens, (*champions de la liberté !!*) pouvaient s'imaginer qu'elles étaient autorisées par ces officiers; 2° que des troupes régulières ottomanes pouvant se trouver parmi ceux qui attaquaient la ville, et la décision, l'ordre et le désir du commandant en chef étant d'évacuer Erzurum et non pas de se battre avec les troupes régulières, quelque malentendu n'ait pu surgir. En présence de ces deux éventualités, je décidai d'aller de bon matin voir le colonel Morel et lui proposer: 1° Dans le cas où il ne se sentait pas à même d'arrêter le banditisme des Arméniens, de diriger une partie de nos canons sur ces derniers pour les y mater, au besoin, par le feu; 2° de dépêcher des parlementaires auprès des forces ottomanes pour leur notifier que toute opération militaire serait suspendue et la ville évacuée et remise dans l'espace de deux jours sans effusion de sang ; et, enfin, pour empêcher les Arméniens de se livrer à des massacres pendant l'évacuation, de former, sous le commandement d'officiers russes, des détachements où il n'entreraient pas d'Arméniens. Je me rendis à l'aube chez le colonel, en compagnie du capitaine Julkiévitch. En route nous rencontrâmes devant le dépôt de munitions d'artillerie le sous-lieutenant Bagradonian. Il me dit que la retraite ayant été ordonnée, il voulait mettre le feu aux munitions, mais qu'il fallait pour

cela un ordre de ma part. Cela me surprit, car le dépôt de munitions dépendait du colonel Dolouhanof. Néanmoins comme une explosion nuirait à la population autant qu'aux officiers russes et que les artilleurs n'avaient reçu aucun ordre dans ce sens, je parvins à en dissuader le sous-lieutenant et à sauver les munitions.

En approchant du quartier général du colonel Morel, je vis que tout le monde fuyait. Vis-à-vis, la maison du Consul d'Amérique était en flammes. Les colonels Morel et Torkom étaient à cheval. Ils avaient chargé leurs effets sur automobile et quelques voitures et étaient prêts à partir. Il était sept heures du matin. Je demandai ce qui se passait. On me répondit qu'à cinq heures l'ordre de retraite avait été donné et qu'il était incompréhensible qu'il ne me fût pas encore parvenu. Ce que je redoutais arriva. Tandis que les officiers russes pointaient eux-mêmes leurs pièces et s'efforçaient d'arrêter les assaillants, les Arméniens à l'arrière, se livrèrent au massacre et prirent ensuite la fuite. Sans mon arrivée aucun officier russe n'aurait eu connaissance de l'ordre de retraite. On me fournissait le moins de détails possible sur les événements, tout en me communiquant d'un autre côté, un tas de circulaires et d'ordres relatifs à des questions qui ne me concernaient en rien.

Ma première idée en cette circonstance fut de courir au fort Mecidiye pour envoyer par des shrapnels un salut et des remerciements aux braves Arméniens!! qui, emmitouflés dans de grosses jaquettes de protection contre les balles, fuyaient vers la chaussée de Kars pour échapper aux coups de feu. Mais j'y renonçai de peur de faire du tort aux innocents qui auraient pu se trouver au milieu des fuyards, beaucoup de gens étant restés avec leurs familles à Erzurum.

C'est ainsi que, dupes des conquérants Arméniens!! Les officiers russes n'avaient pu détruire leurs canons. Nous retournâmes au quartier général. En route nous rencontrâmes un tas de fuyards arméniens qui, de frayeur, avaient perdu la tête. Les chemins, encombrés de leurs meubles et effets, étant impraticables, nous prîmes par des rues moins fréquentées. On y entendait des clameurs et des fusillades sans apercevoir ce qui se passait au delà. Les tâches de sang qui se voyaient sur la neige, faisaient supposer qu'un combat se livrait dans ces parages. Nous rebroussâmes chemin et, arrivés à un carrefour, nous descendîmes de notre voiture et avançâmes à pied. L'Arménien commandant la milice débouchait à cheval d'une ruelle et sa vue raffermi mes suppositions.

Arrivé au quartier général, je donnai ordre à mes batteries d'effectuer leur retraite en même temps que l'infanterie et je recommandai de mettre des chariots à la disposition des officiers d'artillerie. J'appris que les charretiers au service des transports avaient tous pris la fuite dans la soirée. Des déserteurs arméniens, armés de pied en cap, avaient dételle les voitures et, se mettant à deux sur chaque cheval, s'étaient acheminés vers Kars. Ils avaient tenté d'enlever également les chevaux de ma voiture; mais mon cocher s'y étant opposé, ils avaient fait feu et blessé l'une des bêtes sans toutefois emporter l'autre. Sur cinquante voitures, que comprenait notre service de transport, nous ne pûmes en utiliser que deux ou trois dont quelques officiers profitèrent pour partir à la hâte avec leurs effets. Il y aurait eu peut-être possibilité de tirer parti de quelques autres moyens de transport; mais les fuyards arméniens dans leur peur faisaient feu à tort et à travers et, pour nous préserver de leurs balles, nous fûmes obligés de chercher refuge dans les maisons. Les Turcs nous assurèrent qu'ils nous protégeraient, nous et nos familles, des attaques des Kurdes. Du reste si, sans prendre garde aux balles que les Arméniens faisaient sottement pleuvoir, nous avions persisté à avancer, nous n'aurions pu passer par la porte de Kars que détenaient les Turcs. Le capitaine en second Mitrophan, qui en était tout près, n'avait pu la traverser et s'en était retourné.

En apprenant peu après, l'entrée des forces ottomanes dans la ville; nous sûmes que les assaillants se composaient de troupes régulières et non pas seulement de Kurdes. La courageuse infanterie arménienne!! profitant de l'obscurité avait fui pendant la nuit vers la chaussée Erzurum-Kars, avec la rapidité de l'orage. Un véritable orage n'aurait pu, en si peu de temps, nettoyer Erzurum delà souillure arménienne. Ni dans la ville, ni dans les tranchées, on ne trouva d'Arméniens blessés ou tués, ce qui démontre la ténacité de leur défense!! Le fait que les prisonniers faits par les Turcs à Erzurum, étaient principalement des officiers russes, témoigne également combien grands étaient les sacrifices faits par les Arméniens!!

Dès que j'appris l'occupation d'Erzurum par les troupes ottomanes, je m'adressai à celles-ci avec mon aide de camp pour signaler notre présence. Ce n'est qu'à ce moment là que j'appris la conclusion de la paix entre la Russie et la Turquie.

Les Turcs que je rencontrais en chemin me serraient la main, me remerciant de les avoir sauvés. Ils témoignaient la même reconnaissance aux autres officiers russes; car, sans eux, les forces ottomanes n'auraient trouvé aucun Turc à leur entrée à Erzurum.

Pétrone, le Romain, écrivait: « Les Arméniens sont des hommes, mais ils marchent chez eux à quatre pattes. »

Et le poète russe Lermontof disait: « Tu es esclave, tu es couard, tu es Arménien! »

Le, 29 Avril 1918